



« DÉJÀ UN CLASSIQUE  
DES FILMS SUR L'ADOLESCENCE »

CINEMATEASER



# Dì弟弟

UN FILM DE SEAN WANG



LE 16 JUILLET AU CINÉMA

DARK STAR





# Dì Dì

UN FILM DE SEAN WANG

Californie, été 2008. A 13 ans, Chris, alias Didi, grandit entre deux mondes. À la maison, on parle chinois, et on respecte les coutumes, sous la surveillance de Chungsing, la mère de famille ; dehors, c'est le royaume de la liberté, entre le skate, les potes et les premiers émois. Pour Chris, cet été sera celui de toutes les expériences, comme pour dire adieu à son enfance.

1H33 / États-Unis / COMÉDIE DRAMATIQUE

**DISTRIBUTION**  
Condor Distribution  
01 55 94 91 70  
contact@condor-films.fr

**RELATIONS PRESSE**  
Monica Donati  
06 23 85 06 18  
monica.donati@mk2.com

**MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR**  
<https://www.condor-films.fr/film/didi/>

**LE 16 JUILLET AU CINÉMA**



# À PROPOS

Du FILM

Pour son premier long métrage en tant que réalisateur, Sean Wang signe un récit initiatique à la fois intime et universel, dressant un hommage sensible aux mères immigrées et un portrait juste des turbulences de l'adolescence.

À la veille de son entrée au lycée, Chris Wang, surnommé Wang Wang, passe un été sans objectif clair dans sa ville natale de Fremont, en Californie. Entre tensions avec sa sœur (Shirley Chen), incompréhensions avec sa mère (Joan Chen), et virées désœuvrées avec ses amis Fahad (Raul Dial) et Soup (Aaron Chang), Chris incarne un garçon de 13 ans en quête de repères, tiraillé entre deux cultures.

Dans cette banlieue multiculturelle, il peine à trouver sa place. Seule sa mère, Chungsing, semble vraiment le voir et l'aimer tel qu'il est – un regard empreint d'espoir,

de sacrifices, et de rêves projetés sur son fils. Mais Chris rejette ce lien, absorbé par les clips de skate sur YouTube, les débuts des réseaux sociaux et ses sentiments naissants pour Madi (Mahaela Park), dont il suit la page MySpace avec obsession.

Une approche maladroite, un t-shirt de Paramore bien choisi, et une référence au *Temps d'un automne* lui permettent de se rapprocher de Madi. Pourtant, Didi (弟弟), terme affectueux en mandarin pour dire « petit frère », n'est pas l'histoire d'un premier amour. C'est le récit d'un été suspendu, fait d'erreurs, de tâtonnements, de petits moments de lucidité. Chris ne devient pas adulte : il avance à tâtons, dans une adolescence longue et flottante – jusqu'à, peut-être, lever enfin les yeux de son écran pour voir sa mère autrement.





# UN COMING OF AGE

Quelque part sur un disque dur, il existe un court métrage que Sean Wang préférerait que personne ne voie. *Warm Springs*, sa réinterprétation du classique initiatique de Rob Reiner, *Stand By Me* (1986), suivait un groupe de garçons un peu marginaux en pleine aventure : « C'était presque une version de ce film-là, mais incarnant la version plus naïve, très craintive de moi-même en 2014, 2015 », confie le réalisateur.

L'histoire se déroulait à Fremont, sa ville natale en Californie, et portait le nom du quartier où il a grandi, mais ne ressemblait ni ne sonnait vraiment comme l'endroit d'où il venait. Lorsqu'il entame l'écriture de *Didi* (弟弟), Sean Wang souhaite repartir de cette idée initiale, mais l'ancrer dans quelque chose de plus personnel, de plus authentique : « Et si on prenait un film comme *Stand By Me*, avec ce groupe de garçons blancs dans les bois — cette camaraderie, ces relations crues, irrévérencieuses, mais aussi complexes, émotionnelles et vulnérables —, et qu'on le plaçait dans un endroit

que je connais, avec des personnages qui ressemblent, parlent et ressentent comme les enfants avec qui j'ai grandi ? »

Autrement dit, des enfants asio-américains, issus de familles immigrées — une représentation qu'il n'avait encore jamais vue à l'écran. Mais les choses évoluaient. Porté par l'émergence de films comme *L'adieu* ou *Crazy Rich Asians*, qui redéfinissent les contours du récit grand public asio-américain, Wang se sent inspiré pour créer une nouvelle voix au sein du cinéma adolescent. En parallèle, des œuvres comme *Dernière année* et *90s* viennent également nourrir sa réflexion : « Ces deux films parlaient de l'expérience d'avoir 13 ans, mais de façons radicalement différentes. Et pourtant, leurs affiches avaient ce point commun : leurs héros qui vous fixaient. Je me suis dit : cette affiche avec un garçon asio-américain de 13 ans, elle n'existe pas. Et ça m'a vraiment donné de la force. »



Pour le producteur Carlos López Estrada, cette dimension personnelle s'est imposée d'emblée : « Quand il m'a montré son scénario, j'ai compris tout de suite que ce n'était pas juste un film qu'il voulait faire, mais une œuvre dans laquelle il mettait tout de lui-même. Il explorait des lieux, des gens, des idées profondément ancrées en lui. J'étais heureux de voir quelqu'un vouloir créer une œuvre aussi honnête. » Cette volonté de précision et de sincérité rejoint celle des films initiatiques que Wang admire – des *Quatre Cents Coups* de Truffaut à *Lady Bird* de Greta Gerwig : « Le défi que je me suis lancé, c'était de faire ce film aussi personnel et précis que possible – l'internet de l'époque, les choses qui m'inspiraient comme la culture skate, le pop punk du Warped Tour – et laisser tout ça former un tout à la fois nouveau et émotionnellement familier. »

La productrice Valerie Bush, née elle aussi à la fin des années 1990, a immédiatement reconnu cette esthétique. Mais ce qu'elle perçoit surtout, c'est une portée universelle renforcée par la sincérité du film : « *Didi* (弟弟) capture l'essence de 2008 – un moment charnière pour la technologie et la culture, dont beaucoup se souviennent très clairement. Mais au-delà de ça, le film résonne dans tant de communautés différentes : les amateurs de skate, les Américains d'origine asiatique, ceux élevés par des parents immigrés, peu importe leur origine, jusqu'à quelque chose d'aussi spécifique que la communauté de Fremont, en Californie. »

Ce juste équilibre entre hyper-spécificité et narration classique constitue l'une des révélations fondatrices de *Didi* (弟弟) – et ce qui confère toute sa force émotionnelle à l'été instable et trépidant de Chris.

Mais très vite, une deuxième révélation s'impose. Peut-être que Wang n'écrit pas une simple histoire d'initiation. En s'ancrant plus profondément dans ses souvenirs, il comprend qu'il explore avant tout une émotion déterminante : la honte : « C'est ça, le cœur du film. La honte personnelle, la honte culturelle, et la honte sociale – et comment ces trois formes se rejoignent pour empêcher cet enfant de se sentir légitime dans certains espaces. »

Il ne s'agit pas, pour lui, d'écrire une « histoire asio-américaine », mais l'histoire d'un enfant asio-américain, fidèle à son adolescence dans une ville à majorité asiatique de l'Amérique des années 2000. Une expérience où la honte – bien qu'indignable à l'époque – était omniprésente. *Didi* (弟弟) devient ainsi le film que le jeune Sean Wang aurait aimé voir : un portrait subtil et bouleversant de la jeunesse asio-américaine, pris dans une ambivalence constante entre le sentiment d'être à part... et celui d'être trop intégré.

C'est cette exploration intime qui le conduit à une nouvelle compréhension : « J'ai compris que si j'explorais la honte à travers le prisme de l'humour et de l'amitié, alors son contraire, c'était quoi ? L'amour et la fierté. Et je me suis dit : l'amour, la fierté, la honte – tout ce que j'ai ressenti le plus intensément dans ma vie vient de ma relation avec ma mère. »

À partir de là, Wang commence à puiser dans ses souvenirs avec elle et à écrire des scènes inspirées de moments partagés. Peu à peu, le film prend une nouvelle dimension : « À partir de là, j'ai compris : en fait, c'est une histoire mère-fils enfermée dans un film à la *Stand By Me*. Je l'ai vu comme un graphique : ça commence avec les sommets bruyants de l'humour adolescent à la *Jackass*, et ça se termine par le moment le plus silencieux entre une mère et son fils. Ça commence comme un film sur l'amitié, et ça se termine comme un film sur la famille. C'était ça, l'arc émotionnel. Et je me suis dit : OK, maintenant, comment on y arrive ? »



# LA RELATION MÈRE - FILS

Dans la vie d'un adolescent, tout semble durer pour toujours alors que rien ne dure vraiment. Didi (弟弟) incarne parfaitement cette montagne russe émotionnelle qu'est l'adolescence, où Chris semble traverser plusieurs vies et époques en l'espace d'un été sans fin : « Chaque fois qu'il s'approche de quelque chose qu'il pense vouloir, il finit par tout gâcher », explique Sean Wang. « C'est ça qui donnait son moteur au scénario : il ne poursuit pas une seule grande envie. Si son grand désir, c'est de se sentir à sa place, d'être accepté, alors il le cherche à travers plusieurs chemins différents dans le film. »

Mais ces chemins sont souvent des impasses. Et celle qui finit toujours par le tirer d'affaire, c'est sa mère, Chungsing. « Toutes les relations que Chris entretient dans le film sont conditionnelles », dit Wang. « Tout ce qu'il veut dépend du fait qu'il devienne une version de lui-même qui n'est pas vraiment lui. Et sa mère est là à chaque étape. Chaque fois qu'il fait une erreur, elle est présente. C'est la seule relation du film où l'amour est inconditionnel. »

Un lien que Joan Chen, qui incarne Chungsing, connaît bien à travers sa propre expérience de mère : « Vous les aimez tellement que vous avez toujours l'impression de ne jamais avoir fait ce qu'il fallait. Le moindre problème qu'ils rencontrent, vous pensez que c'est parce que vous ne leur avez pas donné la bonne aide », confie-t-elle. « Tout ça est dans le film. »

De son côté, Chris donne à Chungsing de nombreuses raisons de s'inquiéter. Inspiré librement de Wang lui-même, Chris est, selon le cinéaste, plus timide et multiplie les maladresses. C'est le genre de garçon qui ne sait jamais vraiment dans quelle direction aller, mais qui est obsédé par l'image qu'il renvoie en tentant de se décider. « Ce n'est pas un ringard, mais ce n'est pas non plus le plus cool de son groupe d'amis », explique Wang. « Il est un outsider parmi les outsiders. C'est un adolescent asio-américain dans une ville peuplée d'autres adolescents asio-américains, et pourtant, il ressent quand même un certain décalage avec sa culture. Il est trop blanc pour les Asiatiques et trop asiatique pour les Blancs. »





Mais Didi (弟弟) n'est pas le récit linéaire d'une acceptation de soi. Au contraire, Wang voulait faire un film où le héros ne « grandit » pas vraiment : « Je ne voulais pas qu'on ait l'impression qu'à la fin du film, il soit devenu une autre personne, qu'il ait eu toutes ces révélations sur sa culture ou sa personnalité », dit-il. « À la fin, il est toujours aussi chaotique qu'au début. Mais cette fois, c'est comme un nouveau départ, plutôt que "j'ai changé". Ce sera peut-être toujours compliqué, mais c'est OK. »

Wang avait cette structure en tête, mais lors des ateliers au Sundance Labs, il a reçu ce qu'il appelle une « remarque-thérapie » : aller encore plus profondément dans le personnel. « Le travail, c'était : analyse vraiment la relation que tu as avec ta mère, et surtout, regarde-la non pas comme ta mère », se souvient-il. « Mets-toi à sa place. Quels sont ses rêves, ses envies, ses désirs ? »

Dans le film, on en voit quelques fragments : Chungsing travaillant dans son atelier de fortune pour préparer une œuvre destinée à un concours artistique, ou encore ses tensions avec sa belle-mère, relations teintées d'isolement. Autant d'indices d'une vie intérieure riche, certes marquée par la maternité, mais qui la dépasse. Dans l'une des scènes les plus tendres et mélancoliques du film, Chungsing dit à Chris : « Parfois, je rêve. ». Un moment rare où mère et fils se retrouvent enfin face à face : « Il y a tellement de moments dans le film où elle ne fait que le regarder, et lui ne répond jamais à ce regard – ou bien il le fait, puis rompt le charme », explique Wang. « Pour moi, la fin, c'est la première fois qu'il voit vraiment sa mère. Qu'il prend le temps de réaliser :

« Elle est là. C'est ma mère. Elle a des rides, des cheveux blancs, elle a vécu des vies que je ne connais pas et que je ne connaîtrai jamais. » C'est là, dans cette capacité à voir l'autre, que se trouve toute la grâce de Didi (弟弟). « Il y a cette faille culturelle qui s'ajoute à la faille générationnelle – et pourtant, on essaie de tendre la main à travers ce gouffre, avec de l'amour. Et c'est la seule chose qui suffit », dit Joan Chen, un sentiment qu'elle reconnaît en tant que mère.

Le film de Wang est avant tout une lettre d'amour à sa mère – et aux mères qu'il a connues, ces immigrantes définies non par leur sévérité, mais par la chaleur de leur dévouement. « Ce n'est pas une "tiger mom" », dit-il à propos de la sienne. « Beaucoup de mères immigrées que j'ai connues en grandissant étaient drôles, douces, tendres, sensibles. »

Elles voulaient le meilleur pour leurs enfants, mais étaient aussi pleines d'empathie et de créativité. La mère de Wang était elle-même peintre, et ses œuvres sont visibles tout au long du film. « Ce sont des mères asiatiques immigrées qui, dans une autre vie, auraient pu être artistes – si elles avaient eu le luxe de cette liberté que beaucoup de nos parents nous ont offerte », dit Wang.

« Ce que je trouve le plus touchant dans le film, dit Joan Chen, c'est que c'est comme si Sean disait à sa mère toutes les choses qu'il n'a peut-être jamais pu lui dire – une façon de dire "merci", "je t'aime", toutes ces choses qu'on a tant de mal à dire à nos parents. »

# LE CASTING

## IZAAC WANG EST CHRIS WANG, ALIAS WANG WANG

Au cœur de *Didi* (弟弟), il y a Chris – un adolescent maladroit, vulnérable, un peu paumé. Pour Sean Wang, son réalisateur, « c'est un punk dans le bon sens du terme ». Et pour incarner ce rôle, il a trouvé l'interprète idéal : Izaac Wang, 16 ans, à la fois confiant et profondément à l'écoute. Connu pour ses rôles dans *Raya et le dernier dragon* ou *Clifford*, Izaac pensait prendre ses distances avec le métier. C'est finalement *Didi* (弟弟) qui l'a ramené au jeu – grâce à un personnage qui lui a parlé. « Chris est un ringard. Il doute de lui tout le temps. Et c'est ça qu'on partage : sa vulnérabilité », dit-il. Le film, qu'il a préparé avec Sean Wang lors du prestigieux Sundance Director's Lab, l'a reconnecté à l'essence de ce qu'il aime jouer. Le réalisateur parle d'une performance « extrêmement travaillée », tout en soulignant la liberté qu'il a voulu lui offrir : « On l'encourageait à être un peu punk. » Et c'est dans cette subtilité, entre l'impertinence adolescente et une tendresse à fleur de peau, qu'Izaac brille. Il a puisé dans ses propres relations pour nourrir ce rôle, notamment avec ses parents : « On est souvent moins honnête avec eux qu'avec nos amis, parce qu'on a peur de les décevoir. » Un parallèle touchant, qui donne toute sa profondeur au film.

## JOAN CHEN EST CHUNGSING, LA MÈRE DE CHRIS

Icône du cinéma international, Joan Chen (*Le Dernier Empereur*, *Twin Peaks*) apporte à *Didi* (弟弟) une intensité d'une rare justesse. Pourtant, sa première rencontre avec Sean Wang, sur Zoom, a tourné au chaos technique. Mais l'essentiel était déjà là : le scénario l'avait convaincue. « Ce n'est pas souvent qu'on lit un script aussi sincère », confie-t-elle. Très vite, elle a dit oui – à la condition que le réalisateur soit lui aussi convaincu de son choix. Une rare humilité qu'elle a conservée sur le plateau. « Elle n'avait rien à prouver, mais elle s'est comportée comme une membre de la famille », raconte Sean Wang. « Elle faisait de l'origami avec ma mère. » Son jeu, tout en nuances, a profondément marqué le tournage. Certaines répliques ont même été supprimées au montage, tant elle disait déjà tout avec un regard. Une force tranquille, capable de tenir tête aux scènes les plus dures, dès le premier jour. « Joan a tout déchiré », dit Sean. « Après leur première scène, Izaac était assis par terre, KO. Il m'a dit : 'Joan est trop forte. Faut que je m'améliore.' » Pour nourrir son personnage, Joan Chen a rencontré la mère de Sean, écouté son histoire, partagé des confidences. Et dans ce rôle de mère immigrée, elle a vu un miroir de ses propres failles et sacrifices. « L'amour d'un parent, c'est le plus fort, mais aussi le plus difficile. On ne se sent jamais à la hauteur. »



## CHANG LI HUA EST NAI NAI, LA GRAND-MÈRE

Elle n'avait jamais joué dans un film de fiction. Pourtant, Chang Li Hua, 86 ans, vole la vedette dans le rôle de la grand-mère de Chris. La grand-mère du réalisateur dans la vraie vie, elle avait déjà été filmée dans le court-métrage documentaire *Nai Nai & Wai Po*, nommé aux Oscars. C'est en la voyant à l'écran que Sean Wang a compris : elle avait ce don rare, « ce que Joan Chen a aussi – des yeux qui racontent tout ». Au départ, elle pensait que son petit-fils plaisantait. Mais il croyait en elle, alors elle a accepté. Et elle a tout donné : répétitions, engagement, force. Même lors d'une scène où elle devait simuler une chute au sol, elle a enchaîné les prises sans broncher. « Elle m'a dit : tu veux que je joue la fragilité ? Alors je joue. Je peux en faire vingt de plus. ». Son naturel bouleverse. « Elle tenait tête à Joan Chen sans jamais jouer faux », dit Sean. Pour ce film sur les liens familiaux, quoi de plus fort que d'en faire un avec sa propre grand-mère ? Ce n'est pas qu'une performance : c'est un témoignage d'amour.

## LA BANDE DE CHRIS

Quand Raul Dial a découvert l'annonce de casting pour Didi (弟弟), il a envoyé une vidéo sans vraiment y croire. Il n'avait jamais joué auparavant. « Il était juste sur son perron avec son chien », se souvient Sean Wang. « Il dit : "Yo, salut, je suis Raul. J'aime le tennis, je crois." Il était super relax, totalement lui-même. Et surtout : il sonnait vrai. »

Pour l'audition, Raul devait interpréter une blague de Dave Chappelle comme s'il était sur scène. Il a appris le sketch, puis l'a fait évoluer avec une improvisation instinctive.

C'est cette spontanéité, ce naturel sans filtre que Wang cherchait à capturer pour reconstituer l'univers adolescent de Chris à Fremont en 2008. « Pour chaque ado qui passait le casting, j'ai fait des sessions d'impro », raconte-t-il. « Il y a même des vidéos où je joue un gamin de 14 ans pour leur donner la réplique. »

Sur le plateau, il était essentiel de préserver cette liberté de ton. « Je savais que si je ne m'amusais pas, le film ne fonctionnerait pas. Ces ados n'avaient jamais mis les pieds sur un plateau. Mon rôle, c'était de leur dire : on est là pour s'éclater. Faites comme si c'était un camp d'été. Oubliez la caméra, soyez vous-mêmes, comme si vous étiez sur Zoom. »

Ce climat de confiance s'est ressenti dans chaque scène. Carlos López Estrada, producteur exécutif, en témoigne : « Sean a su créer un espace ultra bienveillant. Les jeunes comédiens pouvaient être eux-mêmes, sans pression, irrévérencieux si besoin. Même Joan, malgré son expérience, s'est parfaitement intégrée à cette énergie. Aucun ego, juste du jeu. »

C'est ce qui donne au film sa vitalité brute, son émotion à fleur de peau. Chaque performance est empreinte d'une sincérité rare, qui fait écho à la réalité parfois chaotique, parfois bouleversante de l'adolescence.

Pour Izaac Wang, qui incarne Chris, cette alchimie humaine laisse déjà une forme de nostalgie. « C'est trop nul que ce soit fini », lâche-t-il en pensant à la fin du tournage. « Je m'étais fait de vrais potes. Je connaissais tout le monde. Maintenant, à chaque tournage, je me promets de retenir les prénoms de tous. »



DETRIÈRE

# LA CAMÉRA

Écrire et réaliser un film qui se déroule dans sa ville natale de Fremont, à l'époque précise de son adolescence, a été une expérience étrange pour Sean Wang. Surtout parce qu'il a tourné *Didi* (弟弟) dans les lieux exacts qui peuplent sa mémoire. « Tout a été filmé en décors réels, dans des endroits qui faisaient partie de mon quotidien », explique-t-il. Ce choix nourrissait à la fois l'intimité du récit et son envie de placer Fremont sur la carte du cinéma indépendant de la Baie, à l'instar de *Medicine for Melancholy*, *The Last Black Man in San Francisco*, *Sorry to Bother You* ou *Blindspotting*. « Ces films rendent hommage à leur ville. Ils montrent des lieux vivants, vibrants. Je me suis dit : pourquoi pas Fremont ? L'histoire que je voulais raconter était peut-être plus discrète, mais elle pouvait être tout aussi poignante. »

C'était aussi un choix pragmatique pour un premier long métrage : « Quand on débute, on fait avec ce qu'on a. Je n'allais pas écrire un film de science-fiction à 25 milliards de dollars. Fremont, c'était ma ressource. J'y connaissais les lieux, les gens. Je pouvais y tourner ce film. »

Mais il ne s'attendait pas à ce que cette économie de moyens le confronte aussi directement à son passé : certaines scènes ont été tournées dans sa véritable chambre d'adolescent. « Franchement, je ne voulais pas filmer là. Mais on ne trouvait pas de maison qui collait à nos besoins. Et logistiquement, ma chambre était toujours dispo pour les retakes. ». Résultat : une authenticité impossible à recréer. « Les stickers, le papier peint... tout était là depuis ma 4e ou ma 5e. Alors autant en profiter. » Ces reliques d'enfance ont été une source d'inspiration précieuse pour la cheffe déco Hanrui Wang. « Sean m'a montré des photos de famille, des vidéos, des boîtes pleines d'objets d'époque qu'il avait gardés », raconte-t-elle. « Il m'a aussi raconté des anecdotes sur chaque personnage, même secondaires. Ça m'a permis de construire un univers dense et vivant. »

Un univers pensé à 360°, jusque dans les moindres recoins des décors. « On voulait que tout, même ce qui ne se voit pas à l'écran, aide les acteurs à plonger dans leur rôle. » Le résultat déborde de détails qui feront vibrer tous ceux qui ont été ados à la fin des années 2000. Dans le générique de fin, on entend *Motion City Soundtrack* – le groupe culte de la scène pop punk a même composé un morceau original pour le film, *Stop Talking*. Mais Wang voulait aller au-delà du simple clin d'œil générationnel. « L'idée n'était pas : "Qu'est-ce qui était populaire à l'époque ?", mais plutôt : comment créer une ambiance 2008 avec un regard d'aujourd'hui ? »

Même logique côté costumes. Avec Brianna Murphy, la costumière, ils ont replongé dans leurs albums de lycée. « Notre budget était serré, alors on visait juste : les fringues qui te ramènent direct à l'époque. Le bracelet Livestrong, les t-shirts Stussy, les débardeurs, les shorts de basket... » Certaines marques ont même envoyé des pièces vintage. « *Glamor Kills* nous a expédié une énorme boîte remplie d'archives du Warped Tour. »

Mais le souvenir le plus puissant de cette époque, c'est peut-être l'internet des années 2000 : « Je n'ai jamais vu un film qui montre Myspace, les débuts de Facebook ou AIM comme moi je les ai vécus », dit Wang. « Souvent, on montre un personnage qui tape un message, puis sa réaction. Mais à l'époque, l'émotion était dans l'écran. » Il a puisé dans son expérience au Google Creative Lab pour recréer cette « screen life ». « Un curseur qui clignote, c'est déjà une émotion. Effacer un mot, ça peut être une honte. Bouger la souris, ça peut créer du suspense. »

Dans *Didi* (弟弟), ces gestes prennent vie : Chris tape, efface, scrolle... mais on ne voit son visage que quand c'est essentiel. « L'idée, c'était de traiter l'écran comme un décor à part entière. »

Pour ça, l'équipe a tout recréé à la main, pixel par pixel. « On est partis de maquettes Photoshop, puis on a eu trois ou quatre graphistes qui ont redessiné tout l'internet de l'époque dans Illustrator. » Cette attention au détail se retrouve aussi dans la mise en scène et le montage. Le film oscille entre le chaos joyeux de l'adolescence et une intimité pudique entre Chris et sa mère.

La photographie de Sam Davis – ami de Wang depuis l'école de cinéma – épouse ce mouvement. « Le film commence avec l'énergie brute des vidéos entre potes et se termine sur quelque chose de très tendre. »

Ce double tempo, c'est aussi le travail de la monteuse Arielle Zakowski. « Dès le départ, on voulait équilibrer l'agitation du monde extérieur avec le calme du foyer. On se demandait : combien de temps peut-on rester sur un plan vide ? Et inversement, jusqu'où peut-on aller dans une baston de gamins sans que ce soit confus ? »

Pour Davis, voir le projet se concrétiser avait une résonance particulière. « Avant d'être collègues, on est amis. Je suis allé mille fois à Fremont, j'ai entendu toutes ses histoires d'enfance. On avait même lu le tout premier script à voix haute, entre potes, chez moi... C'était il y a six ans. Et maintenant, on y est. »

# SEAN WANG

RÉALISATEUR,  
SCÉNARISTE, PRODUCTEUR

Originaire de Fremont, en Californie, Sean Wang s'est imposé comme l'une des voix les plus prometteuses du cinéma indépendant américain. Son court-métrage *Nai Nai & Wai Pó*, portrait tendre et drôle de ses deux grands-mères, a marqué les esprits au South by Southwest 2023, où il a remporté à la fois le Grand Prix du Jury et le Prix du Public. Le film a ensuite été primé à l'AFI Fest, au SIFF, et nommé aux Oscars 2024 dans la catégorie Meilleur court documentaire.

*Didi* (弟弟) est son premier long métrage. Présenté en avant-première mondiale au Festival de Sundance 2024, il a immédiatement séduit le public, décrochant le Prix du Public dans la section U.S. Dramatic, ainsi qu'un Prix Spécial du Jury pour l'ensemble du casting.



ÉQUIPE

# ARTISTIQUE

ÉQUIPE

# TECHNIQUE

**CHRIS WANG "DIDI"** : Izaac Wang

**CHUNGSING WANG** : Joan Chen

**VIVIAN WANG** : Shirley Che

**NAI NAI** : Chang Li Hua

**MADI** : Mahaela Park

**FAHAD** : Raul Dial

**SOUP** : Aaron Chang

**RÉALISATION** : Sean Wang

**SCÉNARIO** : Sean Wang

**1ER ASSISTANT RÉALISATEUR** : Elaine Gibson

**DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE** : Sam A. Davis

**MONTAGE** : Arielle Zakowski

**MUSIQUE** : Giosuè Greco

**CASTING** : Nafisa Kaptownwala, Natalie Lin

**COSTUMES** : Brianna Murphy

**DÉCORS** : Nathan Lampl